

DES CHASSEURS ET LEUR TERRITOIRE

Henry BAILLS, Sophie GRÉGOIRE, Anne-Marie MOIGNE et Véronique POIS

Le choix de l'habitat

Il faut se poser la question des raisons qui ont présidé à l'établissement des chasseurs paléolithiques dans la cavité des Conques.

La configuration interne de la grotte montre des proportions modestes. Le couloir, par son étroitesse, semble avoir été essentiellement un lieu de passage entre l'extérieur et l'espace habitable. En un point resserré, un puissant bloc stalagmitique obture partiellement le débouché dans la salle. Déjà présent lors de l'occupation humaine la plus ancienne, il a imposé aux occupants un franchissement incommode. Pour ces raisons cette partie de la cavité n'a connu qu'une fréquentation sporadique et limitée. Seule la partie terminale permet une installation effective. Mais de 10 m² seulement, elle paraît exiguë et ne peut offrir refuge qu'à un nombre réduit d'individus, 5 ou 6 tout au plus.

Dans l'état actuel de nos connaissances, la situation de la grotte au sein de la vallée de la Cassenove ne permet pas de mettre en évidence des arguments en faveur d'un choix précis et unique. Le panorama depuis le porche, ouvrant dans une vallée secondaire, ne constitue pas un observatoire privilégié qui aurait permis de repérer des mouvements de faune dans les vallées de la Millère ou du Verdoube. De plus, l'accès en est rendu difficile par une position au sommet d'un éboulis de pente qui n'a dû guère évoluer. L'orientation du porche face au vent dominant, la Tramontane, est un élément plutôt défavorable à une installation.

Il existe cependant des raisons qui ont pu peser sur le choix des chasseurs magdaléniens. Ainsi la position du site, à la confluence des ruisseaux de la Millère et des Conques, a pu paraître comme fondamentale aux yeux de nos ancêtres. Cette localisation permettait un approvisionnement en eau douce qui, associé à la proximité de la source dite "Font de la Mosque", a pu assurer au groupe humain un élément essentiel à sa survie. D'autre part, comme nous l'avons dit, même si le point de guet depuis le porche de la grotte est peu intéressant, une courte marche d'une cinquantaine de mètres donne accès

au plateau immédiatement sus-jacent. Ce lieu permet de découvrir un large panorama, en vue plongeante sur les fonds de vallées, mais également à l'horizontale sur les "planals" environnants. Ce regard porté sur l'habitat naturel des bouquetins n'a peut-être pas été négligé par des chasseurs. La vallée de la Cassenove et celle du Verdoube ont pu être empruntées par les troupeaux d'ongulés circulant à travers le massif des Corbières. Ce déplacement, de direction nord-sud parallèlement à la plaine littorale, s'effectuant dans un passage resserré a pu constituer un atout dans le cadre de certaines stratégies cynégétiques.

Ce site, bien que situé dans une zone où abondent les roches cristallines en position détritique, a cependant pu être choisi parce qu'il était à une distance raisonnable de roches siliceuses indispensables à la fabrication des outils du groupe.

Ces roches cristallines ont pourtant été largement négligées par les tailleurs qui leur ont préféré les roches siliceuses plus lointaines.

Les aménagements internes de l'habitat

On peut se demander si les occupants de la cavité ont éprouvé la nécessité de modifier à leur gré l'espace formé par la salle. On comprend mal les motivations qui les auraient poussés à fractionner un volume déjà perçu comme réduit dans sa globalité si ce n'est pour se protéger de conditions climatiques rudes. Le bloc stalagmitique a pu constituer le soubassement d'une fermeture en appareillage léger isolant l'espace profond du couloir d'abord et, plus loin, de l'extérieur. Les nombreux blocs calcaires qui sont associés aux couches magdaléniennes peuvent, pour certains d'entre eux, matérialiser des éléments d'un dallage rudimentaire. Ce dernier aurait été désorganisé par les occupations successives ou par les animaux fouisseurs. Cependant rien ne permet d'infirmier que sa présence n'est pas seulement liée à un phénomène naturel de type cryoclastique.

Un modeste épandage de charbons de bois dénote la

présence d'un foyer. La rubéfaction du sédiment sous-jacent plaide en faveur d'un authentique foyer plutôt que d'un amas de cendres de type "vidange". Il s'agirait alors d'un modèle se rattachant au type en cuvette, même si cette dernière s'est avérée, lors de la fouille, peu évidente à repérer.

Une niche, dans la zone K19, a pu constituer un élément de l'aménagement de l'espace par ses occupants. Le fait qu'elle ait été obturée par un gros bloc et qu'elle ait ainsi piégé du mobilier nous encourage à penser que les hommes ont pu utiliser cette configuration des lieux pour y regrouper certains matériaux.

Alternance des carnivores et de l'homme

À l'observation, on ne repère pas de traces de carnivores comme les morsures ou les os rongés en cylindre, dans les couches préhistoriques de la grotte des Conques.

Statistiquement les carnivores (loups, renard, lynx, blaireau et fouine) n'y sont pas très abondants. Le loup est présent dans toutes les couches, mais plus spécifiquement dans les niveaux protohistoriques.

En revanche, le lynx par contre apparaît uniquement dans la couche C3 où il est représenté par des dents isolées et des phalanges ou métapodes, correspondant à des résidus de pattes habituellement laissés dans les fourrures. Le lynx a également intéressé les hommes pour sa viande. Il n'est pas possible de préciser, au vu de la mauvaise conservation de ses restes, si le renard connut le même statut, comme on le remarque dans nombre de sites magdaléniens (Grotte de La Vache. Ariège et station de Gönnersdorf. Allemagne).

Le lynx aurait-il été le pourvoyeur de fourrure dans les zones climatiques méditerranéennes ? Ne remplace-t-il pas dans ces régions le renard polaire largement exploité pour sa fourrure dans le Nord de l'Europe ou en montagne ?

De toute évidence le loup et le lynx ne sont pas les facteurs principaux des accumulations osseuses repérées dans la grotte. Quant au blaireau et à la fouine, ce sont des animaux intrusifs dont l'activité est manifestement postérieure à celle des hommes préhistoriques.

L'approvisionnement en matières premières lithiques

Le corpus des matières premières utilisées est composé de 11 types de roches appartenant aussi bien aux roches sédimentaires carbonatées, qu'aux roches sédimentaires siliceuses, et aux roches métamorphiques.

Les matières premières les plus fréquentes sont des roches sédimentaires siliceuses et notamment des silex.

Peu de matières premières lithiques proviennent des environs immédiats de la grotte. Seuls les quartz, les grès, les grès quartzites et les schistes métamorphiques, peu nombreux

(dont l'ensemble représente moins de 2%) ainsi qu'un type de silex très faiblement représenté, ont pu être prélevés dans un environnement proche de l'habitat.

La majorité des matières premières a été transportée sur une distance minimale de 15 km. Toutefois aucun matériau lithique ne provient d'une distance supérieure à 40 km. (fig. 1)

Les magdaléniens des Conques ont sélectionné prioritairement les meilleurs silex pour la fabrication de leur outillage.

Ces roches sont généralement accessibles à une vingtaine de kilomètres de la grotte. Elles ont probablement été collectées au cours d'activités de substances diverses (chasse, cueillette) qui ont amené le groupe de chasseurs sur les affleurements de matières premières.

Aucun silex réellement allochtone n'a été identifié au sein des séries lithiques des différents niveaux d'occupations.

L'outil lithique et son support

Nous avons postulé que le constat fait d'une fréquence élevée d'un matériau pour servir de support à un type d'outil était révélateur d'un choix anthropique.

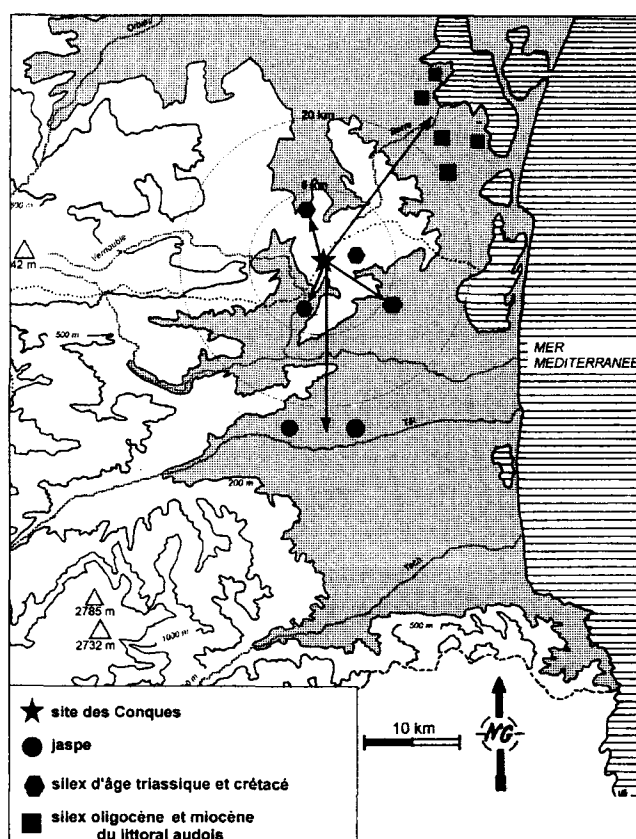


Figure 1. Le ramassage des matières premières taillables. Matérialisation des zones locale, intermédiaire et lointaine.

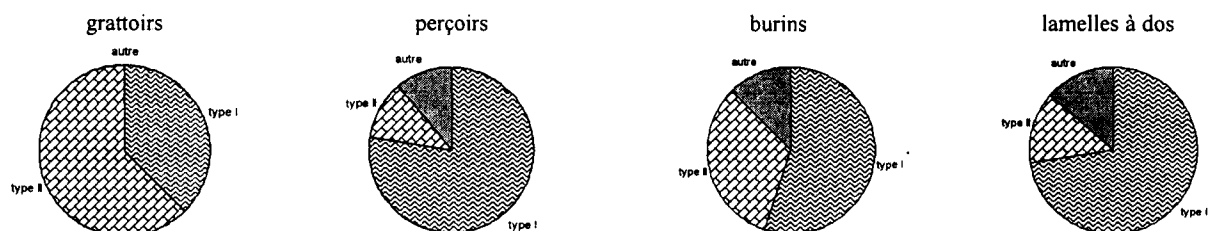


Figure 2. Diagrammes sectoriels.

Sur la base de l'industrie lithique de la couche C3, et plus spécialement à partir des quatre outils les mieux représentés (grattoir, burin, perçoir, lamelle à dos), nous nous proposons de mettre en évidence la présence de choix opérés par les hommes.

L'observation des représentations sectorisées permet de constater une partition en deux couples (fig. 2). Le premier regroupe les burins et grattoirs, le second les perçoirs et les lamelles à dos. On peut alors se poser la question des raisons qui auraient incité l'artisan préhistorique à tailler tel outil dans un type de roche préférentiellement à un autre. Le facteur de proximité géographique ne peut être envisagé dans la mesure où les gîtes des types I et II sont spatialement très proches, voire confondus. On peut donc avancer des arguments de choix fondés sur les caractères intrinsèques du matériau. Les observations en microscopie du type I (SCHT1, SCHT4 et SCHT5) indiquent qu'il s'agit d'un matériau, à texture très homogène et très fine, constitué de silice à 100 % sous forme de silice cryptocristalline et de calcédonite (Grégoire 1996). Mise à part la quantité importante de restes fossiles piégés dans ces silex (tiges et oogones de charphytes et gastéropodes), aucun élément figuré ne perturbe l'homogénéité siliceuse de la roche. C'est donc un produit de très bonne taillabilité.

Le groupe II (SCHT9) est minéralogiquement légèrement différent puisqu'il se compose de silice à 90 %, présente une texture moins homogène perturbée par la présence de nombreux minéraux opaques (7 à 10 %) et une granulométrie moins fine. Même s'il s'avère relativement propre aux opérations de taille, il apparaît comme un matériau de qualité légèrement inférieure à celle des matériaux du groupe I. A ce stade de notre démarche, on peut dire que, pour la production d'outils de petite taille à caractère perforant (perçoir et lamelle à dos), les tailleurs des Conques ont privilégié le ramassage des silex du groupe I. Il semble en aller autrement des outils de dimensions plus conséquentes, aménagés plus "sommairement" (grattoir et burin) pour lesquels les préhistoriques ont opté pour le silex de type II. Il convient certainement de ne pas écarter des contraintes directement liées à la morphologie de l'accident siliceux. Ainsi le fait que l'on ait pu constater que le silex de type II (SCHT9) puisse se présenter en nodules et blocs de dimensions assez importantes, voire de plaquettes de grande taille, a pu jouer dans le choix initial de l'outil à réaliser. Grattoirs et burins sont, en règle générale,

plus robustes que perçoirs et lamelles à dos. Le fait que les calcédoines (groupe IV) à l'excellente taillabilité aient été utilisées pour la confection des seules lamelles à dos, outils d'une gracilité remarquable, montre la volonté des artisans de mettre en cohérence le matériau et le produit fini.

Nous avons voulu voir dans l'homme préhistorique un acteur intelligent amené à réaliser des choix pertinents dans un environnement contraignant. Nous rejoignons ainsi l'analyse de P.Y. Demars qui présentait "l'homme préhistorique comme ayant eu des comportements divers, mais logiques" (Demars 1991:337). L'homme aurait alors "gaspillé" les matières locales de médiocre qualité et a contrario "économisé" les matériaux lointains de bonne qualité. Dans le cas précis de la couche C3 des Conques, la mise en corrélation de la typologie et des gîtes de matières premières nous encourage à penser que, si options il y a eu, elles ont été opérées avec un certain pragmatisme pouvant se résumer ainsi "à outil délicat, matériau adapté". Cette position cependant met en avant les seules pressions du milieu naturel dont nous avons peut-être perçu les effets au travers de l'outil. Elle passe toutefois sous silence la dimension culturelle de l'homme et des contraintes qui en résultent. La typologie lithique, avec ses outils codifiés, en est un exemple manifeste matérialisant l'évolution des modes de taille et la complexification des chaînes opératoires permettant de transformer le bloc brut en outil élaboré.

Fabrication et utilisation des outils lithiques

La recherche et l'approvisionnement en matières premières siliceuses ont justifié des déplacements vers des gîtes éloignés de 20 km. On peut penser que cette distance a justifié que les opérations élémentaires de débitage aient eu lieu sur place. Cette mise en forme sur l'emplacement même du gîte peut se vérifier par le faible taux de représentation des produits de décorticage retrouvés dans la grotte (1.06 %). Cette activité de préparation sommaire de la matière brute s'est cantonnée aux phases préliminaires car on repère dans les couches archéologiques le témoignage des étapes suivantes de la chaîne opératoire. Certaines pièces caractéristiques de ce travail, comme les nucléus diminutifs, les lames à crête, les éclats d'épannelage et les nombreux micro-résidus (30 %), viennent à l'appui de l'hypothèse faisant de la cavité le lieu fondamental de taille.

Le processus de débitage utilisé vise l'obtention de produits laminaires ou lamellaires standardisés. Pour ce faire le tailleur privilégie une mise en forme pyramidale du nucléus qu'il débite après avoir détaché une lame à crête directrice. Cette méthode d'obtention de lames et lamelles est ordinaire durant le Paléolithique supérieur. Elle permet une économie de matière et une standardisation des produits obtenus qui serviront de support aux outils. L'outillage des Conques est dominé par les groupes des burins, des perçoirs, des grattoirs et des lamelles à dos. Concernant les burins, on repère les stigmates liés au travail de leur pan sur les pièces de l'industrie en bois animal. Les grattoirs et les perçoirs ont sans doute façonné des matières plus tendres (peaux, os, bois végétal...). Les traces de leur action sont ainsi peu directement visibles. La tracéologie a permis de proposer des éléments de réponse mais a également mis l'accent sur la grande difficulté à interpréter les stigmates.

La définition de la (ou des) fonction(s) des lamelles à dos s'avère plus délicate. Il s'agit pourtant d'un outil largement représenté dans les industries du Paléolithique supérieur, elles sont majoritaires aux Conques où elles constituent respectivement 38 % et 58 % de l'industrie.

La littérature préhistorique s'est souvent penchée sur la recherche de leur utilisation. Il faut bien reconnaître que sous cette appellation générique se cache un polymorphisme de taille, de forme, et de technique d'obtention. En général, en regard de leurs dimensions réduites, les auteurs ont privilégié l'hypothèse d'éléments d'un outil composite de type couteau ou harpon. Le fait que certaines soient appointées a justifié qu'on les assimile à des barbelures de harpons performantes. Typologiquement, certaines lamelles à dos se rapprochent des pointes de la Gravette par la rectitude et l'important grignotage du bord abattu (Dufourneau 2001). Faut-il y voir le témoignage d'un continuum techno-culturel ou un simple phénomène de convergence ? Certaines tronquées, quelquefois obtenues par la technique du microburin, se différencient mal des véritables triangles scalènes.

Si nous nous bornons à la seule couche C3 qui a livré la série la plus importante de l'outillage, on ne note pas de préférence latérale nette pour le choix du bord abattu (39 % à gauche, 43 % à droite), l'abattage des deux bords restant assez exceptionnel (15 %). Ces objets étant fragiles, les exemplaires intacts sont rares dans les gisements, notre série ne compte que 17 % de lamelles à dos entières. La partie mésio-distale est largement sur-représentée (48 %) au détriment du tronçon mésio-proximal (19 %). Ce phénomène a souvent été remarqué et interprété comme la preuve du transport des carcasses jusque dans le site. Dans un tel cas de figure, les extrémités distales des lamelles à dos, comme celles des sagaies en bois de cervidés, brisées lors de l'opération de chasse auraient été fichées dans le corps des proies. Cette hypothèse est d'autant plus séduisante qu'elle met en évidence une possible technique cynégétique, mais également qu'elle confère aux lamelles à dos le même emploi que les sagaies. Il reste cependant impossible de trancher entre pointe ou barbelure.

Certains chercheurs ont élaboré et pris en compte une typologie des fractures des pièces armatures. En croisant les observations recueillies sur les pièces archéologiques et l'expérimentation, ils ont ainsi émis des hypothèses quant à l'utilisation de certaines pointes, comme celles de la Gravette (Geneste & Plisson 1990; Vialou & Vilhena Vialou 1994) ou à cran solutréenne (O'Farrel 1996). Sans redonner intégralement les résultats de ces recherches, il ressort que la cassure en flexion nette survient lors des étapes de fabrication de taille ou d'emmanchement dans un support. Le piétinement lui-même peut être la cause de ce même type de fracture. Certaines lamelles à dos fracturées des Conques présentent des fractures en flexion nette qui se seraient donc produites lors de l'abattage du dos ou seraient le fait du piétinement post-dépositionnel.

Dans le cas très précis de la grotte des Conques, l'étude de la grande faune révèle qu'un transport de certaines parties de carcasses s'est effectivement opéré depuis le lieu d'abattage jusqu'à la grotte, lieu de consommation. La sur-représentation des parties mésio-distales des lamelles à dos nous invite à privilégier l'hypothèse d'une fracturation au cours des opérations de chasse, l'armature brisée restant fichée dans les chairs de la proie.

La chasse

La liste des espèces découvertes dans les différentes couches de la grotte des Conques est assez diversifiée, mais demeure essentiellement composée d'herbivores. Il est évident que la plupart de ces animaux ne peuvent être venus d'eux-mêmes dans la grotte mais y ont été transportés une fois morts. Certes les bouquetins peuvent s'abriter occasionnellement dans des anfractuosités lors d'orages ou de tempêtes. Dans ce cas de figure la courbe de mortalité représentée dans les différentes couches correspond à un épisode catastrophique et non attritionnel. Cette remarque peut être transposée à la population d'isards, même s'il faut noter que leur présence dans la grotte demeure très rare.

Pour ce qui est des animaux étrangers à l'environnement karstique immédiat de la grotte, nous pensons aux chevaux, aux grands bovidés et aux cervidés, l'apport anthropique ne laisse pas de place au doute.

On constate que les grands herbivores, l'aurochs et les chevaux, ont été apportés dans la grotte sous forme de portions de carcasses, ce qui pointe le caractère cynégétique de leur mort. Les restes osseux présentent ainsi des traces d'origine anthropique de type stries ou fracturation volontaire.

Les rennes qui constituent la population la plus abondante correspondent à une frange triée, c'est-à-dire des adultes et plus spécifiquement des femelles. Cet assemblage correspond lui aussi à un choix inhérent à la chasse de l'homme préhistorique. Les cerfs de la couche C3 sont tous de jeunes adultes mâles, ils relèvent alors d'une stratégie de sélection liée au prélèvement des bois servant de matière première pour l'industrie en matière dure animale.

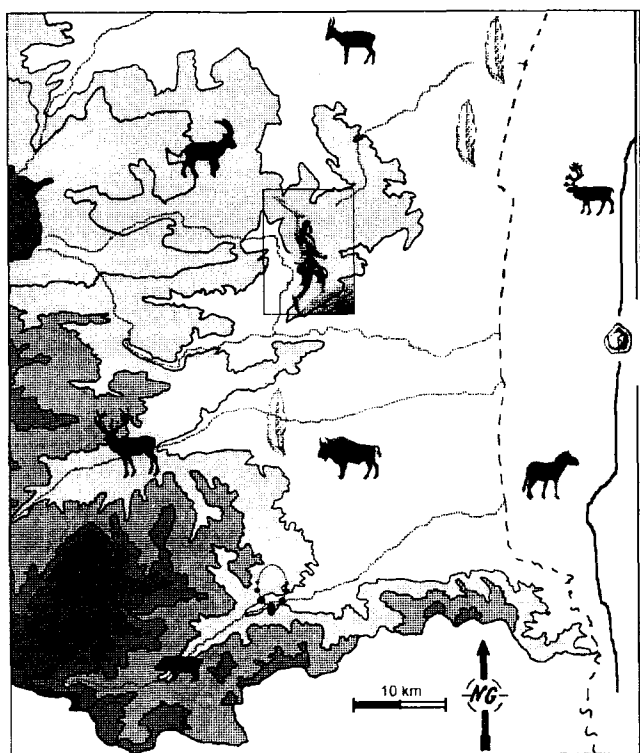


Figure 3. Structuration du territoire de chasse des occupants des Conques en relation avec les biotopes des espèces identifiées.

Du point de vue de la géographie des territoires de chasse, il semble bien que les rennes aient été abattus soit dans les couloirs de migrations de la vallée de Vingrau-Tautavel ou plus sûrement de la plaine littorale (fig. 3). Ces zones ont donc connu les déplacements des troupeaux de rennes, probablement associés aux troupeaux d'antilopes saïgas qui affectionnent également de tels types d'espaces semi-désertiques peu accidentés. Il apparaît clairement que les chasseurs magdaléniens ont transporté tout ou partie des carcasses dans la grotte en vue d'une exploitation plus poussée. Les cerfs, quant à eux, affectionnent plus particulièrement des environnements boisés qu'ils ont dû fréquenter dans le fond des vallées abritées ou de moyenne montagne (Conflent, Fenouillèdes ou Vallespir).

Consommation

Une des preuves les plus évidentes du traitement des carcasses par les hommes sont les traces de dépeçage. Elles s'observent très distinctement sur les mandibules et crânes de rennes. Elles sont interprétées comme des stigmates liés au prélèvement de la peau proprement dite. Le problème reste de déterminer d'abord si la décarnisation se fait avant ou après le partage des carcasses, de même si la désarticulation intervient avant ou après la fracturation des ossements.

Pour les grands herbivores, les traces de désarticulation sont systématiques. Les os sont également fracturés pour consommer la moelle. Dans un cas au moins on remarque que

l'un des bords d'une fracture recoupe un ensemble de stries.

Pour les petits herbivores, on peut probablement séparer le cas des individus jeunes qui ne présentent ni traces ni fracturation, en particulier les jeunes bouquetins. Ces ossements sont toutefois souvent partiellement brûlés. Les ossements d'individus adultes qu'ils appartiennent au cerf, au renne ou au bouquetin, présentent des stries de décarnisation ou de désarticulation et fracturation des os longs.

Chez les cervidés, l'exploitation intensive de la moelle se note sur les phalanges et plus particulièrement les secondes phalanges qui présentent une fracturation oblique caractéristique qui a fait l'objet de remontage à deux reprises. Ces fractures ont été perpétrées sur le lieu même de la grotte puisque les morceaux sont retrouvés dispersés sur le même sol. Un autre cas très net de fracturation *in situ* est celui d'un métatarse de cerf découvert dans la couche C3, il a fait l'objet d'un moulage.

L'approvisionnement en bois

Le spectre pollinique indique l'écrasante majorité des graminées au sein d'un couvert steppique. Quelques boqueteaux de pins devaient malgré tout croître dans les bas-fonds. Les hommes ont pu prélever dans ces lieux un combustible de qualité suffisante pour alimenter leur feu. Cependant les charbons découverts lors de la fouille dans le foyer appartiennent exclusivement à l'espèce genévrier. Ce végétal résistant aux conditions difficiles devait s'accommoder des pentes caillouteuses que domine le porche. Il fournit un bois facilement inflammable ayant tendance, lorsqu'il est sec, à éclater à la chaleur.

Les comportements de subsistance

Le fait d'associer chaque matière première repérée dans l'industrie lithique à une zone naturelle de ramassage constitue la base de l'étude pétroarchéologique. L'ensemble des gîtes inventoriés permet donc de délimiter le territoire du groupe humain ayant fréquenté le site.

Dans le cas des Conques, la matérialisation des trajets d'approvisionnement fait apparaître deux directions principales: la première est nord-est (zone du bassin de Bages-Sigean), la seconde sud (zone de la Plaine du Roussillon) (fig. 1). Cependant même si les deux territoires délimités à partir de l'approvisionnement en matières premières des couches C2 et C3 sont sensiblement identiques, ils diffèrent en quelques points. Ils possèdent en commun une faible extension spatiale et s'organisent suivant les mêmes directions. La zone d'exploitation définie pour la couche C3 avec un rayon de 25 km paraît plus restreinte que celle de la couche C2 (30 km). On peut raisonnablement avancer alors que les systèmes d'approvisionnement des deux occupations identifiées dans cette grotte paraissent le résultat d'une même stratégie d'exploitation.

Si l'on structure ce territoire parcouru en trois zones

concentriques autour du site on identifie une zone locale (de 0 à 5 km), une zone intermédiaire (de 5 à 20 km), enfin une zone éloignée au delà de 20 km.

Dans le niveau d'occupation C3, c'est la zone éloignée qui fait l'objet de l'exploitation la plus intensive. La gestion de cette dernière se manifeste par une collecte de silex tertiaire qui constitue le stock principal de la série lithique. La zone éloignée en direction du sud, vers les dépôts alluviaux du fleuve Têt, a également été parcourue pour récolter les jaspes ferrugineux sous forme de blocs détritiques.

La zone intermédiaire n'a été exploitée que pour l'obtention de deux types de silex provenant des formations du Trias et du Crétacé. Ces silex, aux médiocres qualités, semblent n'avoir suscité qu'un intérêt mineur pour les chasseurs magdaléniens qui les ont prélevés de manière extrêmement ponctuelle. La zone locale a été exploitée de manière significative même si le lot d'industrie fabriqué dans les roches issues de cette dernière est numériquement faible.

Dans le niveau d'occupation C2, l'exploitation des zones locale et intermédiaire reste très parcimonieuse, voire occasionnelle. La zone éloignée a, par contre, fait l'objet d'une intense récolte puisque la quasi-totalité des matières premières en provient. Il semble même que les chasseurs magdaléniens n'aient pas hésité à élargir cette dernière en s'écartant jusqu'à 30 km du site.

Si l'on tient compte de la courte durée des fréquentations humaines qui n'a pas été sans incidence sur le faible effectif des séries d'objets découverts dans les accumulations, on peut trouver une explication à la maigre quantité de matériaux transportée jusque dans la grotte. En effet, si l'on considère la série lithique des deux niveaux d'occupation magdaléniens confondus, nous sommes en présence de 987 pièces de dimensions généralement faibles correspondant à un poids total de matière de 1,740 kg après altération que l'on peut interpréter comme 2 kg approximativement lors du dépôt initial. En individualisant les deux phases d'occupation, le matériau transporté jusque dans la grotte correspond à un poids de 1,3 kg de roche pour C3 et environ 0,7 kg pour C2.

Ces quantités pondérales de matière première lithique correspondent à des volumes de roches assez faibles qui ont pu être acheminés jusque dans l'habitat en une seule fois et peut-être par un seul individu.

Tous ces arguments nous engagent à considérer comme assez probable le fait que les groupes de Magdaléniens qui ont fréquenté à quelques reprises la grotte des Conques comme halte de chasse sont arrivés sur le site déjà porteurs de blocs de silex tertiaire du bassin de Bages-Sigean. Cet apport aurait pris la forme de nucléus préparés, de supports préformés ou même de produits finis. Ainsi la présence de silex provenant d'une zone éloignée de 25 km à 30 km au nord-est du site des Conques ne signifierait en aucune manière une quête depuis la grotte vers les gîtes autochtones. Elle

s'expliquerait plutôt par une fréquentation de la région Bages-Sigean qui aurait eu lieu antérieurement à l'installation dans la grotte. Cette organisation chronologique reste valable pour les deux occupations.

L'occupation de la couche C3 nous apparaît comme étant la plus longue dans le temps. Les chasseurs qui ont choisi le refuge de la cavité comme halte de chasse ont profité de façon opportuniste et ponctuelle des ressources locales disponibles (quartz, grès-quartzite, calcaire, grès, marnes schisteuses). Il semble probable qu'ils aient fréquenté des espaces plus lointains comme la plaine littorale ou les abords du fleuve Têt, à 15 km en direction du sud. La faible quantité de roche provenant de cette zone qui correspond au débitage d'un unique galet de jaspé montre que le déplacement ne saurait trouver sa seule justification dans la quête et le prélèvement de ce matériau. C'est peut-être vers les activités cynégétiques qu'il faut rechercher les motivations des Magdaléniens. Comme l'indique l'étude faunique, certains animaux ont pu être chassés dans les vallées abritées de la Têt ou même du Tech.

Concernant le niveau C2, la faiblesse numérique du stock d'objets nous invite à penser que les activités des occupants ont été moins diversifiées que dans C3. Cet état de fait a eu pour conséquence une certaine limitation des besoins en matière première. On peut également avancer que la courte durée de cette halte n'a peut-être pas justifié un approvisionnement local d'appoint. Seule une chasse organisée aux abords du fleuve Têt, au sud du campement, a permis au groupe de se procurer un galet de jaspé qui a servi de support à quelques pièces microlithiques. En résumé, pour l'ensemble des occupations, la majorité des déplacements identifiés par le biais de l'étude pétroarchéologique ne nous semble pas trouver sa motivation dans l'exploitation des matières premières. L'acquisition de matériau minéral taillable ne nous semble donc pas avoir été le but de ces déplacements. Nous basant sur les résultats de l'étude de la grande faune, le territoire d'exploitation qui se dessine paraît ainsi en liaison étroite avec les activités de chasse du groupe.

Le traitement informatique des données de la fouille a matérialisé une série de sols assimilables à des campements de faible durée. L'étude faunique, quant à elle, a précisé le moment de ces occupations qui ont eu lieu vers la fin de l'été et le début de l'automne. Nous ne possédons pour ces chasseurs qu'un intervalle temporel de leur présence au cours de l'année.

La nature même de l'occupation humaine (halte de chasse) montre que la cavité a seulement fait fonction de campement secondaire pour des chasseurs qui devaient exploiter un territoire plus large que l'on peut assimiler approximativement à un cercle de 60 km de rayon. Ce territoire plus vaste s'inscrit dans un contexte géomorphologique naturellement cloisonné qui vient buter au sud sur la chaîne des Pyrénées et à l'est face à la Mer Méditerranée. Il présente l'avantage de receler en son sein des gîtes à silex de grande qualité qui ont

suscité l'intérêt des populations préhistoriques les plus anciennes.

On peut penser que le bassin de Bages-Sigean, zone intensément exploitée durant les temps paléolithiques, a constitué l'épicentre du territoire principal de ces chasseurs magdaléniens. Ceci nous engage à proposer l'existence d'un ou plusieurs camps de base localisés à proximité de cette source de matériau. Une série de campements secondaires pouvait constituer un réseau associé à ce(s) campement(s) de base. Les chasseurs ont occupé ponctuellement ces lieux satellites pour y développer des activités spécifiques, à des moments donnés de l'année suivant une périodicité qui nous échappe encore.

Les occupations successives de la grotte des Conques et l'étude des matériaux qu'elles ont laissés ne sont le reflet que d'une seule étape de l'exploitation anthropique d'une zone située aux marges d'un territoire principal.

Les productions en matière première lithique ou osseuse des occupants des Conques ne laissent planer aucun doute sur leur intégration dans le fond classique de la culture magdalénienne. Les recherches menées sur les comportements de ces chasseurs dans le Sud-Ouest français ont mis en évidence la présence d'un important tissu relationnel unissant les différents groupes. Les preuves de circulation d'objets originaux, l'échange de matières premières, la reproduction stéréotypée de certains artefacts ne sont plus à démontrer. Ils formalisent les liens qui ont dû exister entre les chasseurs magdaléniens.

Comme on l'a vu plus haut, les occupants de la grotte des Conques ont évolué dans un territoire essentiellement centré sur le bassin de Bages-Sigean. Il ne faudrait toutefois pas enfermer ces chasseurs dans un espace trop exigu. En effet la présence en ce lieu d'une matière première lithique de qualité a été attractive pour de nombreux groupes humains. Le bassin de Bages-Sigean fut dans ces circonstances un lieu d'exploitation mais également de passage pour les chasseurs magdaléniens des Pyrénées ariégeoises (Simonnet 1998; Grégoire 2000).

On sait que ces derniers entretenaient des relations régulières avec leurs homologues des Pyrénées centrales (Lacombe 1998), des Hautes Landes, du Bergeracois et du Tarn. On peut avancer également que les occupants des Conques eurent des contacts avec des groupes vivant dans l'actuelle province de Girone (Grégoire 2000).

L'espace et le temps des chasseurs

La définition et la délimitation des territoires ont souvent été au cœur des problématiques des chercheurs étudiant les comportements des chasseurs magdaléniens. On soulignera à ce propos l'apport des auteurs anglo-saxons et plus spécifiquement de P. Bahn (Bahn 1982) et L.G. Strauss (Strauss 1988). Nous ne pouvons retracer ici l'historique de ces recherches au sein desquelles l'aire pyrénéenne a tenu une place de choix,

mais tenons à nous référer au travail de J.C. Merlet dans le bassin de l'Adour (Merlet 1996). La base théorique de ce modèle présente un espace organisé en trois territoires emboîtés distincts: territoire de subsistance, espace parcouru et espace culturel.

Les activités des chasseurs des Conques peuvent-elles s'inscrire dans une telle structuration de l'espace ? (fig. 4). L'exiguïté de la cavité, le faible effectif des animaux abattus, la relative parcimonie de l'outillage vont dans le sens d'un nombre limité de fréquentations par un groupe restreint d'individus. Le traitement informatique des données de la fouille a permis d'identifier 5 sols correspondant à cinq moments de présence des hommes dans la cavité.

Sur la base de l'activité cynégétique et la recherche de matière taillable d'appoint, nous avons perçu un espace restreint correspondant au territoire de subsistance tel que défini par J.C. Merlet, c'est-à-dire "une aire dans laquelle un groupe s'adonne aux activités liées à la satisfaction des besoins immédiats", que nous qualifions pour notre part de territoire d'exploitation pendant l'occupation de la grotte. Les études paléoenvironnementales viennent apporter la preuve d'une fréquentation anthropique régulière (chasse, ramassage de combustible, de roches spécifiques comme la stéatite).

Au-delà de cette zone que l'on propose d'inscrire dans un cercle de 20 km de rayon, les signes de fréquentation par les chasseurs deviennent plus difficiles à percevoir. L'espace parcouru, plus large, intègre "les déplacements correspondant aux motivations non purement économiques". Les célèbres sites d'agrégation devraient s'inscrire dans cette zone. On sait les difficultés à identifier de tels sites (Conkey 1992). De larges cavités assez proches de la grotte des Conques, comme les grottes de la Crozade ou Tournal dans l'Aude, ont pu jouer le rôle de "camps de base" pour les occupants des Conques. Elles ont malheureusement été fouillées anciennement. Ces "super-sites" ont pu être le cadre de regroupements périodiques pour des groupes dispersés dans des campements secondaires (comme les Conques) à d'autres moments de l'année. Dans cet espace parcouru, les gîtes à silex du bassin de Bages-Sigean ont pu constituer une sorte d'épicentre. On le sait les occupants des Conques ont prélevé l'essentiel de leur matière première lithique sur ce gîte sans qu'il y ait d'aller et retour entre la grotte et la zone de récolte.

On peut hypothétiquement structurer cet espace parcouru centré sur le bassin de Bages-Sigean qui fit l'objet d'une fréquentation régulière pour les occupants de camps de base situés en périphérie immédiate ou d'implantations secondaires plus lointaines. A ce stade, cet espace parcouru que nous nommons territoire principal pourrait correspondre à une zone de 60 km de rayon.

Enfin l'espace culturel au sens de "zone de manifestation d'une communauté spirituelle individualisée" s'étend à des lieux géographiques plus lointains comme la haute vallée de l'Aude, les contreforts de la Montagne Noire ou le versant

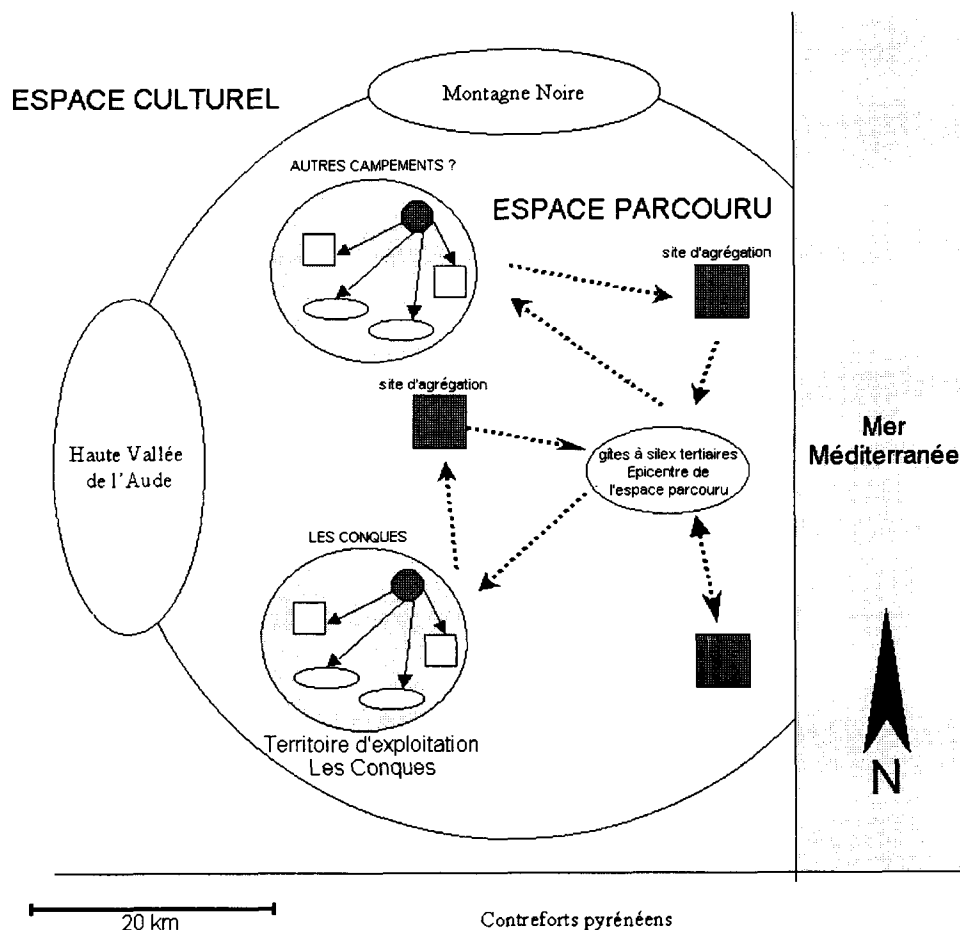


Figure 4. Représentation systémique des espaces parcourus par les chasseurs magdaléniens des Conques. Le cercle tramé matérialise une surface de 60 km de rayon.

sud des Pyrénées. L'existence de cette aire culturelle large peut-être perçue à partir de l'aspect stéréotypé des industries, des thématiques décoratives. Les perles en stéatite des Conques qui sont des répliques des exemplaires tarnais sont certainement à interpréter comme des indicateurs d'appartenance des occupants des Conques à un espace culturel bien plus vaste.

Nous avons dans le résumé introductif à ce travail évoqué le qualificatif "d'arrêt sur image" à propos des passages des chasseurs magdaléniens dans la cavité des Conques.

Le terme est sans doute abusif, il fait cependant référence à la dimension temporelle qu'il est important de redire même si elle a été présente en filigrane dans plusieurs chapitres de ce travail. Les cinq sols évoquent, à cause du faible nombre de bêtes consommées, des passages de courte durée situés à la fin de l'été ou au début de l'automne. La périodicité de ces occupations reste très hypothétique. S'agit-il d'un cycle qui s'est répété pendant plusieurs années sans rupture ou bien faut-il envisager des visites plus sporadiques ? L'opération de fouille n'a pas permis d'individualiser les différents sols intégrés dans une microstratigraphie, lisible à

posteriori par l'outil informatique.

A ce stade, le gisement des Conques ne fait plus figure d'un "bastion isolé" du Magdalénien en direction du rivage méditerranéen. Il semble plutôt s'inscrire dans un réseau dense qui a entretenu des relations étroites avec le foyer aquitano-périgourdin et ses satellites pyrénéens et est-languedocien.

Bibliographie

- BAHN P.-G., (1982) - Intersite and inter-regional links during the Upper Palaeolithic: the Pyrenean evidence. *The Oxford Journal of Archaeology* 1(3):247-288.
- CONKEY M., (1992) - Les sites d'agréations et la répartition de l'art mobilier. In: *Le peuplement magdalénien*, colloque de Chancelade, octobre 1988, CTHS, 1992, p. 19-25.
- DEMARS P.Y., (1991) - Évolution humaine, évolution culturelle: l'exemple du Paléolithique européen. In: *Aux origines d'Homo sapiens*, P.U.F., Nouvelle Encyclopédie Diderot, p. 331-363, 4 fig.
- DUFOURNEAU G., (2001) - *Étude typo-technologique fonctionnelle des lamelles à dos du site solutréen de Fressignes (indre)*. Mémoire

de D.E.A., Institut de Paléontologie Humaine, Muséum National d'Histoire Naturelle, dactylographié, 59 p., 4 pl., 3 phot.

GENESTE J.M. & PLISSON H., (1990) - Technologie fonctionnelle des pointes à cran solutréennes : l'apport des nouvelles données de la grotte de Combe Saunière (Dordogne). In: *Feuilles de pierre*, ERAUL 42:293-320.

GREGOIRE S., (1996) - *Les sources d'approvisionnement en matière première des industries lithiques du Paléolithique supérieur des Pyrénées méditerranéennes et de leurs marges*. Mémoire de D.E.A., Université de Perpignan, 98 p.

GREGOIRE S., (2000) - *Origine des matières premières des industries lithiques du Paléolithique pyrénéen et méditerranéen. Contribution à la connaissance des aires de circulations humaines*. Thèse de Doctorat de l'université de Perpignan. 246 p.

LACOMBE S., (1998) - Stratégies d'approvisionnement en silex au Tardiglaciaire. L'exemple des Pyrénées centrales françaises. *Bull.*

Soc. Préhist. Ariège-Pyrénées LIII:223-266.

MERLET J.C., (1996) - Les Magdaléniens dans le bassin de l'Adour: territoires de subsistance et espaces parcourus. In: *Pyrénées Préhistoriques: arts et sociétés*, colloque de Pau, 1993, p. 225-229.

O'FARREL M., (1996) - *Approche technologique et fonctionnelle des pointes de la Gravette: une analyse archéologique et expérimentale appliquée à la collection de Corbiac (Dordogne)*. Mémoire de D.E.A., Université de Bordeaux I, dactylographié.

SIMONNET R., (1998) - Le silex et la fin du Paléolithique supérieur dans le bassin de Tarascon-sur-Ariège. *Bull. Soc. Préhist. Ariège-Pyrénées* LIII:181-222.

STRAUSS L.G. et al., (1988) - Terminal Pleistocene adaptations in Pyrenean France: the nature and the role of the Abri Dufau site (Sorde-L'Abbaye, Landes). *World archaeology* 19(3):328-348.

VIALOU D. & VILHENA-VIALOU A., (1994) - *Pièces solutréennes de Fressignes (Indre, France). Observations techniques*.